

LEDEVOIR

Les parents-rois s'installent à l'école



Photo: Jacques Nadeau

Marie-Andrée Chouinard

17 février 2007

Éducation

Un nouvel empereur essaie de diriger le quotidien des enseignants. Après l'enfant-roi qui fait la pluie et le beau temps dans la classe, c'est désormais le tour du parent-roi de semer ses exigences et de dicter la conduite du prof, bafouant au passage le cadre scolaire et la gestion de classe. Dérangés par ces parents interventionnistes, des enseignants s'inquiètent du règne du «Moi, mon enfant»...

Dans une petite école primaire de la région montréalaise, une enseignante ébahie a un jour reçu un coup de fil d'une maman d'élève qui s'indignait du choix littéraire pour la composition hebdomadaire. Le roman policier imposé comme lecture à l'ensemble de la classe heurtait, semble-t-il, certaines valeurs familiales.

«Mon enfant, tonna la mère indignée, ne lira pas ce volume. Choisissez plutôt un roman historique.» Plusieurs minutes de discussion ne convainquirent pas la récalcitrante, qui dispensa fiston de rédiger sa composition.

Un parent a déjà supplié une enseignante de cinquième année de modifier le C de comportement tristement affiché sur le bulletin de sa fille. «Son dossier scolaire doit parvenir aux collèges privés les plus réputés en prévision de l'admission au secondaire. Avec un C, elle ne pourra jamais entrer. Changez sa note!», exigea-t-elle.

Pour les écoles, les retards du matin sont devenus une véritable plaie: dans une classe de deuxième année, 20 minutes après la cloche du matin, ce n'est toujours que la moitié des enfants qui est au poste, l'oeil à peine entrouvert. Les autres sont tout simplement... en retard, étirant leur entrée sur une demi-heure, parfois une heure, et bouleversant du coup la routine matinale. Au secrétariat de l'école, les parents font la file le matin pour justifier le petit retardataire. «Excusez mon fils, nous avons fait des crêpes ce matin. Il en voulait et ç'a été plus long que prévu.»

Le vendredi, les parents sont au contraire beaucoup trop tôt pour cueillir les marmots, arrivant parfois une heure avant la fin des classes. «Pas question d'être pris dans le trafic sur l'autoroute 15, nous voulons arriver au chalet avant la noirceur... », avancent certains devant l'air déconcerté du personnel de l'école. «De toute façon, le vendredi à l'école, qu'est-ce que vous faites de vraiment sérieux?»

Voilà quelques-uns des décrets imposés par ces souverains, dont les enseignants interrogés par *Le Devoir* parlent sans retenue. «Tous les parents ne sont pas comme ça, bien sûr, et il faut le dire sans hésitation», raconte L., une enseignante du primaire qui travaille à Montréal. «Mais cette minorité nous gruge temps et énergie, et elle nous mine, littéralement.»

Des enseignants «engagés, passionnés, mobilisés, venus dans une classe simplement par passion, sont en train de remettre en question leur choix de carrière», ajoute D., elle aussi enseignante à Montréal. «Pas à cause de la matière, des enfants ou des réformes, non, à cause des parents et de la vision de l'enseignant, qui est de plus en plus dénigré.»

Dans l'ombre de la classe, les agendas des enfants reviennent le matin barbouillés de commentaires des parents: en désaccord avec tel devoir, pas certains de telle méthode, outrés de telle activité, indignés de telle punition administrée à leur enfant. À l'école, il n'est pas rare que la quiétude du salon des professeurs soit abruptement troublée par l'arrivée d'un parent choqué qui veut régler «sans rendez-vous, tout de suite, maintenant», la situation problématique de son bout de chou. «Ma fille est assise en classe à côté d'une autre élève qui la dérange, j'aimerais qu'on la change de place.» Certains parents auraient-ils perdu le nord?

L'école à la carte?

Rencontrées pour déterrer le tabou des tensions école-famille, des enseignantes refusent de dévoiler leur véritable identité, de peur de froisser les parents et de nuire davantage à un lien qu'elles trouvent déjà délicat. Conscientes que la catégorie des parents n'est pas homogène, comme ne l'est pas non plus celle des enseignants, elles en ont contre l'irruption maladroite, irrespectueuse et déraisonnée de certains parents dans le train-train de la classe.

Ces enseignantes se disent convaincues de la nécessité d'un partenariat école-famille, mais elles ont toutefois noté depuis quelques années l'entrée dérangeante sur scène du parent interventionniste, empereur et gérant d'estrade, défenseur de son enfant envers et contre tous et dictateur pédagogique. «C'est l'école à la carte!», bouillonne D. «On a beau leur expliquer qu'on en a 28 à gérer, on dirait qu'ils n'arrivent pas à comprendre qu'on n'enseigne pas à leur enfant tout seul dans la classe!»

Les demandes particulières pour le devoir idéal, ajusté au rythme de l'enfant, abondent. Désormais, les parents renvoient les copies au prof, bariolées de leur propre analyse. «Irait-on contester des résultats médicaux ou encore l'avis d'un architecte?» se demande B., qui passe désormais une partie de la rencontre de début d'année avec les parents à expliquer que toute l'énergie qu'elle investit en «gestion de parents» n'est malheureusement pas consacrée aux enfants. «Je ne sais pas si c'est parce que tout le monde dans sa vie a eu à mettre le pied à l'école, mais on dirait qu'ils sont tous des experts scolaires et qu'ils peuvent donc remettre en question notre professionnalisme n'importe où, n'importe quand.»

Dans la classe de D., pourtant connue pour la rigueur qu'elle impose non seulement aux enfants mais aussi aux parents, il n'est pas rare que de petits mots lui soient retournés dans l'agenda. Un contrôle mal réussi revient à l'enseignante avec une note: «Mon enfant avait-il vraiment eu toute l'information nécessaire pour réussir ce test?» Ou, sur un ton plus affirmatif: «Vos consignes n'étaient pas claires.» «Ce sont de petits commentaires, pas bien méchants, dans le fond, mais qui me touchent encore plus qu'un parent qui m'engueulerait en pleine école. Parce que ça remet en question mon jugement.»

Tensions école-famille

Tout cela n'est que le reflet bien réel de «tensions» sourdes entre l'école et les parents, explique Rollande Deslandes, professeure au département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), une des rares chercheuses au Québec à s'intéresser aux liens entre l'école et la famille. «Ce sont des tensions que j'associe à un manque de communication et de compréhension des rôles de chacun», affirme Mme Deslandes, qui a porté le chapeau d'enseignante pendant 18 ans en plus de celui de mère de cinq enfants.

«Le parent et l'enseignant ne sont tout simplement pas au même diapason», poursuit-elle. «L'enseignant a deux clients: l'élève et son groupe. Le parent, lui, n'a que son enfant, et, de plus en plus, cet enfant est devenu un véritable projet de vie. Il n'y en a qu'un seul, et il est au centre de contextes de plus en plus exigeants, où les deux parents travaillent.»

Avec l'intérêt d'un enfant comme point commun, les deux partenaires souffrent-ils des conséquences d'un sérieux bris de confiance? «J'ai mené des études sur cette question, et on constate que, règle générale, les parents font plus confiance aux enseignants que l'inverse», explique Mme Deslandes.

Les enseignants ne sont pas les seuls à vouloir débarrasser leur sac. Il suffit de tendre le micro à droite ou à gauche du côté de papa-maman pour recueillir les confidences. Au sommet de la liste des accusations: le fait que l'école semble occulter le tourbillon d'enfer qui frappe tous les foyers au retour de l'école. Plutôt que d'être agrémenté de savoureuses bouchées et d'un bon vin blanc sec, le cinq à sept échevelé des parents rime plutôt avec une course effrénée nommée devoirs-leçons-souper-bain-dodo. Ouf!

Pour ce qui est de l'épineuse question des devoirs et des leçons, les parents «reprochent aux enseignants de ne pas suffisamment prendre en considération le contexte familial actuel», explique Mme Deslandes. «Mais vous aurez aussi toujours des parents qui revendiqueront plus de devoirs pour mieux préparer les enfants à l'univers de performance du secondaire», se défend une enseignante, témoignant de la difficulté à satisfaire les besoins de chacun. «C'est le règne du "Moi, mon enfant"», ajoute L. «Cette entrée en matière, je l'entends des tonnes de fois dans une semaine.»

Si les milieux défavorisés défraient souvent la chronique scolaire à cause du type de difficultés qu'ils représentent en enseignement, on entend moins parler des contraintes liées aux zones favorisées. «Ces milieux-là apportent aussi leur lot de défis, qui sont différents», précise la chercheuse de l'UQTR. «Il y a des parents super scolarisés qui s'imaginent à tort et à travers qu'ils connaissent tout. Des parents qui surprotègent leur enfant et demandent qu'il ne sorte pas à la récré parce qu'il commence un petit rhume. Des parents hyper performants qui mettent de la pression sur leur jeune et sur l'école.»

Entre sphère familiale et quartier scolaire, la zone grise de fin de journée a confondu les rôles, croit un directeur d'école secondaire de la banlieue de Montréal. «Ça crée tout un flou artistique! On vit encore avec un modèle d'école qui tient pour acquis qu'un des deux parents est à la maison et que le souper est prêt à 17h30! Une portion de la *job* des parents a été prise en charge par l'école: qu'on pense à l'aide aux devoirs ou au service de garde, par exemple. Les rôles sont confondus.»

La présidente de la Fédération des comités de parents du Québec (FCPQ), Diane Miron, reçoit justement les doléances de ces parents qui se disent incompris par l'école, mais elle reconnaît avoir aussi entendu parler des «parents-rois». «Je serais malhonnête si je disais qu'on n'entend pas parler de ça dans les écoles», explique-t-elle, précisant que ce ne serait pas «la première fois qu'on entendrait les enseignants reprocher aux parents de se mêler de leurs affaires».

«Je ne nie pas le phénomène: on en entend parler. Tout le monde sait qu'il y a beaucoup à faire pour améliorer la collaboration entre l'école et la famille. Mais une fois qu'on a dit ça, quand est-ce que le discours va être dépassé par la pratique? Je n'ai jamais vu de modèle de partenariat efficace atterrir sur mon bureau.»

Le «bris de confiance» entre les deux camps est un véritable sujet de préoccupation pour la fédération des parents, qui espère pouvoir amorcer de vraies discussions avec les enseignants à ce sujet. «Si on ne fait rien, ces situations qui ne nous font pas bonne presse vont dégénérer. Il n'y en a pas beaucoup qui retroussent, mais ce sont celles-là dont on entend parler et qui donnent l'impression que les parents font valoir leurs droits sans respecter ceux des autres.»

Perte de confiance mutuelle

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le couple parents-école bat de l'aile, et le Québec n'a pas le monopole de ce chatouilleux face-à-face. En Grande-Bretagne, un nouveau phénomène associé au *cyberbullying* — l'intimidation cybernétique — défraie la chronique. Dans un sondage tout juste publié, l'Association of Teachers and Lecturers a révélé que 17 % des enseignants disent avoir été victimes d'intimidation par cellulaire ou par courriel, voire par le truchement de sites Internet ou de forums de discussion. Outre les élèves eux-mêmes, les parents font partie de la liste des «assaillants» ciblés par les profs.

«Il y a une perte de confiance globale des parents dans l'institution scolaire, qui fait en sorte que les parents agissent d'une manière très individualiste, parce qu'on n'a pas réussi à mettre en place des structures où ils peuvent s'exprimer au nom du collectif», croit le réputé pédagogue français Philippe Meirieu, interrogé par *Le Devoir*. «Ils ont le sentiment que leur point de vue n'est pas entendu et ils font des choix individuels qui vont jusqu'aux caricatures, comme ces parents qui vont taper sur les institutrices dans les cours d'école.»

Dans cette société où chacun, même du haut de ses trois pommes, mène une lutte acharnée pour le respect de ses droits propres, l'école subit le contrecoup d'un monde où l'individu règne. «Moi qui ai bientôt 60 ans, quand mes parents m'ont mis à l'école, ils m'y ont mis comme moi je prends place dans un avion», raconte Philippe Meirieu. «À aucun moment mes parents n'ont pensé aller donner des conseils au pilote! [...] C'était la confiance absolue. Mais cette époque est terminée.»

L'autorité de l'école, remise en question sous le nez de l'enseignant et de la direction, chancelle. Après les enfants Ritalin, dont l'école a souvent parlé, les établissements voient essaimer une nouvelle catégorie. «La nouvelle mode, c'est le trouble de l'opposition, un enfant qui refuse de se conformer à l'autorité de la classe et de l'école», relate une directrice. «Mais ce qu'on décèle de plus en plus, c'est qu'il y a un parent caché derrière ce trouble-là et que lui aussi vit un trouble de l'opposition!»

Les directions d'école, souvent prises entre l'arbre et l'écorce, relatent sourire en coin qu'elles ont d'ailleurs quelques générations de rois sous les yeux. «Nos parents d'élèves sont la première génération d'enfants-rois, mais les enseignants aussi! Ça fait un joyeux mélange!»